

Les Grecs en Mer Noire : deux ouvrages d'Igor Y. Schaub lus par Ekaterina Kapustkina-Durand.

Шaub И. Ю. *Миф, культ, ритуал в Северном Причерноморье (VII-IV вв. до н. э.)*. - СПб.: Издательство С.-Петербур. Ун-та; Филологический факультет СПбГУ, 2007. - 484 с.

Schaub Igor Yurievitch, *Mythe, culte, rituel dans le Nord de la Mer Noire (VII-IVe siècles av. J.-C.)*, Saint-Pétersbourg : Editions de l'Université de Saint-Pétersbourg; Faculté de philologie de l'Université d'Etat de Saint-Pétersbourg, 2007: 484 p.

ISBN 978-5-288-04497-7

ISBN 978-5-846-50728-9

Le livre que nous proposons de présenter s'intitule « Mythe, culte, rituel dans le Nord de la Mer Noire (VII-IV^e siècles av. J.-C.) » et a été publié aux Editions de l'Université de Saint-Pétersbourg en 2007. Son auteur, Igor Schaub, est docteur en Histoire, membre de l'Institut d'Archéologie de l'Académie des Sciences de Russie et professeur à l'Université de Saint-Pétersbourg. Il s'intéresse depuis de nombreuses années à l'archéologie du Nord de la Mer Noire et plus particulièrement aux conceptions mythologiques et religieuses des peuples qui y vivaient durant l'Antiquité.

Dans cet ouvrage, l'auteur s'attache à donner une vue d'ensemble de la vie religieuse des peuples vivant dans la région du Nord de la Mer Noire, tant grecs que barbares, en accordant une attention toute particulière aux synthèses religieuses qui ont pu être réalisées entre des dieux locaux et des dieux grecs, importés au moment de la colonisation. Cette question complexe reste peu étudiée en dépit de l'intérêt qu'elle présente. On remarque que les cultes des colons grecs établis dans le Nord de la Mer Noire se trouvent modifiés sous l'influence de leurs voisins barbares. Il s'agit ici des relations entre colons grecs d'Olbia, de Chersonèse Taurique et du Bosphore Cimmérien d'une part et populations autochtones voisines d'autre part, principalement les Scythes et les Taures. L'auteur restreint ses recherches à la période VII-IV^e siècles, c'est-à-dire du début de la colonisation grecque jusqu'à la chute de la « Grande Scythie », chute « qui ne pouvait pas ne pas se refléter de manière déterminante tant sur les relations mutuelles entre Grecs et Barbares que sur les évolutions culturelles au sein même des colonies grecques ». Il faut d'ailleurs prendre en compte le fait que « les changements radicaux en Méditerranée orientale et au Proche Orient intervenus après l'expédition d'Alexandre le Grand ont largement influencé non seulement la culture de ces régions, mais également celles des régions du Nord. Ainsi, déjà au début du III^e siècle, des cultes égyptiens pénétrèrent dans la région du Nord de la Mer Noire ».

C'est cette faculté qu'avaient les Grecs de s'adapter aux cultures qu'ils rencontraient qui a permis l'apparition de ces synthèses culturelles. L'auteur parle de la « plasticité » du caractère grec, et en effet, ces derniers avaient pour habitude de conserver dans leur panthéon les principaux dieux leur patrie, mais de vénérer également les dieux locaux des peuples avec lesquels ils entraient en contact, dans le cadre de la colonisation, pour s'arroger leurs bonnes grâces divines. C'est justement cela qui a conduit à l'identification des dieux et à l'apparition de cultes communs, c'est-à-dire que les Grecs identifiaient les dieux qu'ils rencontraient dans les colonies à leurs propres dieux et pouvaient donc les adorer aux côtés des barbares dans un culte commun. Il pouvait même arriver que deux dieux grec et barbare qui avaient des fonctions similaires soient adorés dans un même sanctuaire, les Grecs le considérant comme leur et les barbares comme leur propre divinité locale¹. « La volonté de bénéficier de la protection des dieux étrangers a conduit à

¹Parmi les noms des adorateurs d'Achille Pontarque à Olbia, un très grand nombre était d'origine barbare.

leur accorder une place prédominante dans le panthéon de la colonie». L'auteur cherche à démontrer ce phénomène : « en Chersonèse pour la déesse Parthénos, à Olbia pour Apollon Iatros et Achille, au Bosphore pour Apollon Iatros, Dionysos et la grande divinité féminine que les Grecs identifiaient à plusieurs de leurs déesses mais principalement à Aphrodite Ourania qu'ils adoraient dans le sanctuaire d'Apatour, et dont le nom n'est d'ailleurs pas d'origine grecque² ». Cela dit, cette identification n'impliquait pas qu'un dieu se fonde complètement en un autre dieu, c'est exactement pour cela que pouvaient coexister plusieurs identifications. La place centrale de ces dieux, qui d'ordinaire ne prédominaient pas nécessairement chez les Grecs, de même que les spécificités de leurs cultes et de leurs représentations témoignent de leur origine locale ainsi que du fait que, derrière des noms grecs, les colons adoraient en réalité des dieux barbares³. On remarque ainsi que le panthéon des colonies est souvent très éloigné de celui de leurs métropoles. Il est intéressant de voir que les panthéons d'Olbia et de sa métropole Milet, comme ceux de Chersonèse et d'Héraclée partagent bien plus de similarités que les cultes de villes-métropoles d'Asie Mineure et du Bosphore.

L'ouvrage commence par un tour d'horizon des sources écrites et archéologiques (chapitre I) ainsi que par une analyse critique de l'historiographie sur le sujet (chapitre II). Ensuite, l'auteur s'emploie à détailler les éléments de la tradition mythologique grecque liés à la région étudiée. Il se concentre sur les images et les légendes qui peuvent être rapportées aux croyances sur l'au-delà, au culte de la Grande déesse et au chamanisme, si caractéristiques de la religion des populations barbares locales : les Argonautes, Io, Héraklès, Iphigénie, Achille, les Amazones et les Arimaspes (chapitre III). Pour nous introduire dans l'atmosphère des mythes liés à la Mer Noire, l'auteur cite le livre « *L'île Blanche et la Taurique au Pont Euxin* » (Pétrograd, 1918) de I. I. Tolstoï qui a spécialement étudié la tradition mythologique grecque liée à cette région et lui a consacré cette œuvre⁴: « En observant attentivement le réseau complexe de légendes attachées dans l'Antiquité à la région du Pont Euxin, nous remarquons que nombre de ces légendes et mythes anciens, liés à la Mer Noire, se voient attribuer une sorte de nuance commune particulière: la géographie des mythes de cette région possède ce que l'on pourrait appeler une palette de couleurs particulière. À l'endroit où l'Istre-Danube se jette dans la mer, on peut voir l'île Blanche d'Achille, la demeure funèbre des héros; la région montagneuse de Crimée, théâtre de la légende Taurique, île terrible des Tauri et demeure inhospitalière des morts, pays où l'âme sacrifiée d'Iphigénie un jour se réfugia. La Colchide mythique s'étend sur les bords du Caucase où vit la reine Médée, femme d'une grande intelligence et puissante magicienne. C'est pour la Colchide que Jason, accompagné d'autres héros, mit les voiles, sur un navire féérique, à la recherche de la toison d'or que gardait un terrifiant dragon. Et c'est sur une haute falaise du Caucase que Prométhée, enchaîné à une montagne, fut exposé aux pires tortures pour ses fautes

2 Cette Grande déesse locale était également identifiée par les Grecs à d'autres divinités féminines de leur panthéon, de même que Déméter, Coré (Perséphone), Artémis et Athéna.

3 Ceci dit, ce genre d'identifications ne se produisait pas par hasard. Les dieux locaux que les Grecs rencontraient devaient véritablement leurs rappeler leurs propres dieux, et ce malgré quelques divergences certaines. On peut supposer d'ailleurs une origine commune à ces dieux. L'auteur montre que les sources étudiées dans le cadre de ces enquêtes dans cette région périphérique qu'est le Nord de la Mer Noire peuvent apporter un nouvel éclairage sur les origines mêmes de la mythologie grecque. Cela concerne notamment les figures d'Achille et de Paris d'après les recherches de l'auteur.

4 Dans son compte rendu sur cet ouvrage de Tolstoï, M. I. Rostovtzeff, un grand historien et philologue classique russe, spécialisé dans l'étude de la région de la Mer Noire, remarque la valeur incontestable de ce livre mais pointe également un défaut : « le rapport foncièrement négatif qu'entretient l'auteur vis-à-vis d'une possible (voire même probable) superposition de mythes grecs par-dessus des cultes et conceptions religieuses locales. L'influence de ces conceptions religieuses locales sur la mythologie grecque ou, encore mieux, la base locale sur laquelle se sont superposés les deux mythes que M. Tolstoï étudie (les mythes d'Achille sur l'île Blanche et d'Iphigénie en Tauride) me semble fort probable, et au-delà de cela, c'est l'essence même de chacun des deux mythes et particulièrement leur association géographique qui autrement paraissent inexplicables » (*Un livre nouveau sur l'île Blanche et la Tauride*, 1918). Selon I. Schaub, cette référence de M. Rostovtzeff doit servir de point de repère pour ceux qui recherchent les causes de la spécificité de certains phénomènes religieux du Nord de la Mer Noire.

envers les dieux. Un peu plus au Nord, au-delà de la Mer Noire, vivent les pieux Hyperboréens, peuple béni d'Apollon, ainsi que les griffons, animaux à têtes d'oiseaux et à l'apparence étrange qui gardent l'or sacré ».

Le quatrième chapitre est dédié à la religion et aux cultes des populations locales. Les croyances religieuses et cultes de nombre de tribus de la région du Nord de la Mer Noire durant l'Antiquité étaient particulièrement diversifiées mais conservaient tout de même un certain nombre de traits communs. C'est avant tout le cas du culte de celle qui est appelée la Grande déesse. D'après l'auteur, la preuve, s'il en est, de l'importance de ce culte n'est pas tant la place centrale d'une divinité féminine dans le panthéon scythe tel que le décrit Hérodote, que la position absolument dominante qu'occupe la femme dans l'art gréco-scythe. Les plus anciens objets trouvés sur les sites scythes et représentant la déesse assyro-babylonienne Ishtar, la « maîtresse des animaux » Potnia Théron ainsi que la méduse Gorgone, étaient vraisemblablement liés au culte de la Grande déesse car les Scythes et les Sindo-Méotes pouvaient y retrouver des aspects de leur propre Grande déesse. La représentation la plus répandue d'une divinité féminine chez les Scythes et Sindo-Méotes était celle de la déesse aux jambes de serpents. Le lien qui existe entre cette déesse omniprésente dans l'art gréco-scythe et le culte de la Grande déesse est attesté par le fait que la « maîtresse des animaux », l'héritière de la Grande déesse Egéenne, a pu servir de prototype pour son iconographie. Cette image de la déesse aux jambes de serpent convenait probablement le mieux pour exprimer les idées associées chez les barbares à leur déesse suprême. Les légendes des Amazones, que l'auteur considère comme étant des servantes de la Grande déesse, sont également utilisées comme argument en faveur de l'existence d'un culte de la Grande déesse dans la région du Nord de la Mer Noire. Le mythe de l'ancêtre des Scythes aux jambes de serpents, le mythe d'Aphrodite Apatour du Bosphore et le mythe de la Parthénos de Chersonèse, principaux personnages de la mythologie de la région étudiée, ont une structure très similaire, ce qui peut également, selon l'auteur, attester l'existence du culte de la Grande déesse chez les barbares du Nord de la Mer Noire. Ces trois déesses d'origine locale sont donc, selon l'auteur, des hypostases de la même Grande déesse, adorée par les barbares dans la région étudiée.

Les Scythes étant d'origine indo-iranienne, ils devaient certainement avoir un culte de la divinité *Farnah* (ou *Hvarnah*) selon l'auteur. Un grand nombre de noms scytho-sarmates (noms de rois y compris) qui incluent le mot « *farnah* » en témoignent. Ce culte était probablement lié au culte de la Grande déesse qui pouvait intervenir en tant que donatrice du « *farnah* ».

En dehors des nombreux cultes de la guerre et des rituels, les Scythes avaient également des croyances et des rituels chamaniques. D'après la tradition mythologique de la région du Nord de la Mer Noire, les Tauri procédaient aux mêmes cultes. Des traces de croyances chamaniques dues à l'influence barbare peuvent être observées dans le culte d'Apollon Iatros, le dieu suprême de l'aristocratie gréco-barbare du Bosphore avec Aphrodite Ourania, ainsi que le principal dieu des premiers temps d'Olbia. Apollon Iatros était sûrement très proche –si ce n'est identique– d'Apollon Hyperboréen, dont le prêtre était le fils du magicien scythe Anacharsis, preuve tangible de l'origine locale de cette divinité.

La même origine locale peut être retracée pour le culte olbien d'Achille⁵ et les mythes qui lui sont liés. L'auteur, après avoir analysé les données des auteurs antiques et les objets archéologiques liés au culte d'Achille de la Mer Noire, arrive à la conclusion que ce héros

5D'jà, le premier chercheur du culte d'Achille dans le Nord de la Mer Noire, H. Koehler (*Mémoires sur les îles et la course consacrées à Achille dans le Pont Euxin*, 1827), a prophétiquement supposé que les particularités de son culte dans cette région et son adoration intensive par les habitants d'Olbia sont dues à l'influence d'un dieu local. Plus tard, les ouvrages de Tolstoï et de Rostovtzeff ont éveillé un grand intérêt chez les chercheurs sur le sujet et ont été à l'origine des études qui ont suivi. Achille a ainsi fait l'objet de très nombreux travaux spécifiques, bien avant les autres personnages religieux de la Mer Noire antique. La question récurrente qui le concerne est celle de la présence dans sa figure de traits barbares que les uns, à la suite de Tolstoï, ignorent et nient et que les autres, avec Rostovtzeff, acceptent et étudient.

homérique, dans ses origines, était probablement un dieu « mourant et renaissant »⁶, typique des religions de l'Est de la Méditerranée et du Proche Orient, un des parèdres de la Grande déesse dont les dénominations sont multiples.

Les cultes olbiens d'Apollon, Achille et de 15 autres dieux et héros (dieu des rivières Borysthène), Dionysos, Héraklès, Cybèle, Déméter et Coré, Zeus, Athéna, Aphrodite, Hermès, Artémis, Hécate, les Dioscures, les Cabires, Tyche, Poséidon) sont étudiés de manière séparée dans le chapitre V du livre. Une attention particulière est portée, hormis Apollon et Achille, à Dionysos, dont l'un des prêtres, selon Hérodote, était Scyle, un roi scythe (cette histoire qui a beaucoup en commun avec le mythe du roi thébain Penthée est analysée à la lumière du mythe de Dionysos). Cette partie du chapitre V se concentre également sur l'influence des barbares sur le culte de Dionysos et sur le lien entre Dionysos et la Grande déesse.

Une partie spéciale de ce chapitre est dédiée aux sanctuaires de la chôra olbienne où on peut également observer des traces de l'influence barbare, comme l'auteur essaie de le prouver (il s'agit d'un sanctuaire d'Achille à Beikush et d'autres).

Ce chapitre se termine par l'étude de la sémantique des objets trouvés dans la nécropole d'Olbia. L'objectif principal de l'auteur dans cette partie est « d'analyser les choses trouvées dans la nécropole d'Olbia du point de vue de leur sens, c'est-à-dire de la signification religieuse et mythologique que les citoyens d'Olbia pouvaient leur associer ». L'analyse de ces objets et des images qu'ils portent fait conclure à l'auteur que non seulement les croyances en l'au-delà étaient très variées à Olbia du VI^e au début du V^e siècle av. J.-C., mais elles étaient aussi très influencées par les Barbares. Les changements radicaux des ustensiles funéraires de la nécropole d'Olbia au V^e siècle av. J.-C. étaient dus aux modifications des relations d'Olbia avec les populations barbares voisines plutôt qu'à des tendances panhelléniques.

Le chapitre VI analyse les monuments de la vie religieuse de Chersonèse (fin V^e-IV^e siècles av. J.-C.) dont le nombre reste limité. La déesse suprême de Chersonèse était depuis le moment de sa fondation par les Doriens Parthénos (« la vierge ») dont l'image était une synthèse de la déesse locale des Tauri et d'Artémis, la déesse grecque la plus archaïque (« Parthénos » était une des épiclèses d'Artémis). En ce qui concerne l'image de Parthénos, l'iconographie adoptée était plutôt rarement utilisée pour représenter Artémis, mais l'était davantage pour représenter la déesse locale (les Tauri n'avaient aucune tradition concernant la représentation de cette déesse, du moins à ce que l'on en sait). Ainsi, Parthénos a fait passer la déesse populaire grecque au second plan, comme cela s'était déjà produit pour les cultes d'autres déesses. Héraklès était le parèdre de Parthénos et le second dieu en importance dans le panthéon de Chersonèse. Ensuite venait Dionysos, mais il y avait également très certainement un culte officieux d'Apollon et peut être aussi de Zeus. Il y avait certainement des cultes d'autres dieux dont on ne connaît l'existence que par des graffitis.

Le dernier chapitre (VII) est dédié à la vie religieuse de la population gréco-barbare du Bosphore. Pour nous montrer le trait le plus caractéristique de la religion des habitants du

6Le fait qu'à l'origine Achille était probablement un dieu (avant d'apparaître dans la mythologie en tant que héros) et que les Grecs l'adoraient comme un dieu et comme un héros dans beaucoup d'endroits du monde grec, constitua un obstacle à l'étude de la particularité locale de ce dieu dans la région du Nord de la Mer Noire. Ainsi, H. Hommel (*Der Gott Achilleus*, Heidelberg, 1980) a démontré d'une manière convaincante la présence dans la figure et le culte d'Achille des traits d'un dieu des morts. Cependant, il nie tout trait barbare de son culte chez les colons grecs d'Olbia et suppose qu'il provient de Milet. Selon I. Schaub, Achille d'Olbia et de l'île de Leuké (« l'île Blanche », l'actuelle île des Serpents) ressemblait très peu au héros homérique du même nom et était adoré ici comme un dieu très puissant. La popularité extrême de son culte dans cet endroit provenait probablement du fait que l'Achille archaïque des colons grecs avait rencontré ici un dieu local qui avait des traits similaires. « Si l'on peut expliquer d'une façon ou d'une autre l'aspect chthonien, maritime, ésotérique, médical et nombre d'autres aspects du culte d'Achille, en se fondant sur des réalités grecques, cela nous paraît très peu productif d'interpréter de la même manière les mythes d'Achille, maître des chevaux-anthropophages (Philostr. *Her.* XIX, 20) et surtout d'Achille-anthropophage (Philostr. *Her.* XIX, 18) ».

Bosphore, l'auteur utilise les mots de Y. A. Vinogradov qui a très finement saisi la spécificité de la pensée des Bosphoriens : « Le Bosphore Cimmérien ce n'est pas simplement un trou perdu de l'Antiquité, sa culture n'est pas une simple variante vulgarisée et provinciale de la culture métropolitaine, et il ne peut pas non plus être réduit à un bon exemple de syncrétisme gréco-barbare dans la région du Nord de la Mer Noire. L'importance de la culture du Bosphore est plus grande encore, on pourrait même dire plus symbolique, elle exprime beaucoup de choses, et le sceau « morbide » qu'elle porte est extrêmement significatif. D'une manière générale, on peut supposer que les intelligences des habitants du Bosphore (ou du moins bien sûr de sa partie la plus intellectuelle) s'adonnaient à d'autres problèmes que les citoyens éduqués de Milet et Athènes. Il nous paraît en effet clair que les penseurs du Bosphore (et leur existence est incontestable) n'étaient pas des philosophes de la nature, mais plutôt des philosophes religieux. Ils étaient épris de tout autres conceptions et de tout autres thématiques liées avant tout aux problèmes de « la vie après la mort ». Autrement dit, le Bosphore voyait se développer des réflexions sur les aspects mêmes du monde et sur la place de l'homme dans ce monde qui en Grèce ancienne étaient traités de manière trop peu claire et nébuleuse »⁷. En effet, les croyances en l'au-delà étaient d'une importance capitale pour les habitants du Bosphore. « L'intérêt exclusif qu'entretenaient les habitants du Bosphore pour l'au-delà est attesté non seulement par une étonnante richesse et une diversité des objets de l'inventaire funéraire de leurs tombes, mais également par la splendeur évidente des caveaux du Bosphore, particulièrement à la lumière de l'insignifiance des découvertes de vestiges architecturaux de temples ».

La première partie du chapitre se concentre sur les temples et sanctuaires, l'attention étant accordée à une nouvelle interprétation des sanctuaires à Nymphaion et des talus de cendres de Myrmékeion et Kytia qui, selon l'auteur, étaient liés à la tradition culturelle locale dont le culte de la Grande déesse occupait la première place. De même que pour les sanctuaires qui étaient traditionnellement considérés comme des lieux d'adoration de la déesse Déméter, des Cabires et d'Aphrodite, l'auteur estime que le sanctuaire situé sur la côte était certainement un lieu d'adoration de plusieurs dieux (les nymphes étant les principales divinités qui y étaient adorées) ; le sanctuaire muni d'une abside était dédié aux dieux chthoniens (et pas seulement aux Cabires) ; le dit « sanctuaire d'Aphrodite » n'était certainement qu'une demeure privée.

La partie qui traite des cultes des dieux et des héros se concentre principalement sur les éléments non grecs du culte d'Apollon et d'Aphrodite, les divinités suprêmes du Bosphore (l'épithète de culte d'Aphrodite Apatouros dérive visiblement du toponyme local). Parmi 13 dieux et héros adorés dans le Bosphore aux VI-IV^e siècles (Apollon, Aphrodite, Héraklès, Dionysos, Artémis, Hécate, Cybèle, Déméter, les Cabires, Athéna, Hermès, Achille et Zeus) les cultes d'Athéna, Artémis, Dionysos, Héraklès et Achille étaient caractérisés par certains traits spécifiques qui prouvent qu'ils étaient sous influence locale⁸.

Les croyances en l'au-delà font l'objet d'un traitement à part dans l'ouvrage. L'équipement luxueux des tombes de l'élite du Bosphore (que ce soit l'élite barbare hellénisée ou l'élite grecque sous influence barbare) ainsi que la sémantique des objets des inventaires funéraires et de leurs ornements montrent bien le rôle fondamental que joua le désir d'immortalité dans cette région, avant tout pensé comme un rapprochement par rapport à la Grande déesse. Ces croyances en l'au-delà font l'objet d'une analyse fondée sur les objets exhumés sur le site du tumulus (« kourgane ») Bolchaïa Bliznitsa sur la péninsule de Taman ainsi que sur les représentations des poteries du style de Kertch, les pélikés funéraires en premier lieu. Tous les objets étudiés par l'auteur permettent de supposer que quelle qu'ait été l'étendue des sujets d'inspiration des objets funéraires des tombes du Bosphore on peut en isoler deux idées principales liées aux péripéties de l'âme après la mort du corps : le chemin vers « l'au-delà » et le séjour « là-haut »⁹. « Le séjour

⁷Vinogradov Y. A., *Le phénomène du royaume du Bosphore dans la littérature russe*, 2000.

⁸Il s'agit avant tout de leur aspect chthonien, leur lien avec la mort et la vie dans l'au-delà.

⁹L'auteur cite ici l'ouvrage de Y. A. Vinogradov cité n. 7.

dans l'au-delà pour les membres de l'élite du Bosphore était avant tout lié à la chasse... Mais la rencontre avec la Grande déesse, qui est présentée dans la tradition artistique du Bosphore de manière encore plus expressive, devait être un moment encore plus important de la vie après la mort ». Selon l'auteur, ce thème de la vie dans l'au-delà, si fortement représenté sur les ustensiles des tombes du Bosphore, proviendrait majoritairement d'influences scythes et thraces. « Il est probable que ces conceptions de la vie après la mort ont largement permis l'émergence relativement rapide du christianisme dans cette région ».

L'analyse des objets trouvés à Bolchaïa Bliznitsa confirme l'opinion de M. I. Rostovtzeff qui estimait qu'il devait s'agir d'un lieu d'inhumation des membres féminins d'une riche famille locale hellénisée, prêtresses de la Grande déesse qui se fondit par syncrétisme avec les déesses suprêmes du panthéon grec (Déméter, Aphrodite et d'autres). En ce qui concerne les représentations sur les pélikés funéraires, les thèmes utilisés sont également liés à leurs hypostases grecques (Europe, Aphrodite et d'autres) ou à leurs compagnons (les Amazones, Dionysos, Pâris et d'autres).

En résumé, on pourrait dire qu'il s'agit d'un travail très consciencieux, bien sourcé, et qui prend le temps de donner une historiographie détaillée de la question ainsi qu'une bibliographie très importante, près de 50 pages. Ce livre est le résultat d'un travail de nombreuses années et de réflexions. L'ouvrage comprend de nombreuses données archéologiques ainsi que des données issues de sources écrites rassemblées et analysées à la lumière de l'étude comparative des religions et de la mythologie mais aussi de point de vue de l'ethnographie, de la psychologie ainsi que de la linguistique. Il y a beaucoup d'illustrations de matériel archéologique, des objets les plus connus aux moins étudiés, ainsi que des documents d'archives. Ce livre représente une étude bien systématisée et profonde des conceptions religieuses des grecs et barbares, habitant dans la région septentrionale de la Mer Noire, aux VII-IV^e siècles av. J.-C., et est avant tout destiné à l'usage des spécialistes de l'Antiquité et de l'étude des religions.